

## Harry S. Truman, Mémoires

**Légende:** Dans ses Mémoires, le président américain Harry S. Truman se souvient de la politique menée par les États-Unis face à la guerre civile en Chine au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

**Source:** TRUMAN, Harry S. Mémoires. Volume II: Années d'épreuve et d'espérance. Paris: Plon, 1956. 358 p. p. 69-70; 101-105.

**Copyright:** (c) Editions Plon

**URL:** [http://www.cvce.eu/obj/harry\\_s\\_truman\\_memoires-fr-de356d93-13de-4e64-b21c-1e2572c43ae4.html](http://www.cvce.eu/obj/harry_s_truman_memoires-fr-de356d93-13de-4e64-b21c-1e2572c43ae4.html)

**Date de dernière mise à jour:** 03/07/2015

## Harry S. Truman, *Mémoires*

[...]

Le problème du communisme était très différent en Chine de ce qu'il était dans les autres pays. Tchang ne se trouvait pas en face d'une minorité politique militante disséminée dans la population, mais d'un gouvernement rival qui dominait une région bien définie du territoire, abritant près d'un quart de la population totale.

Notre position en Chine ne nous laissait guère le choix entre les moyens d'action. Il nous était matériellement impossible de nous en laver les mains. En effet, il y avait encore près de trois millions de Japonais sur le continent, dont plus d'un million faisaient partie d'unités militaires organisées. Si nous ne nous assurons pas que cette force était éliminée, l'ennemi, même vaincu, aurait pu s'emparer de la Chine, simplement par la possibilité qu'il avait de faire pencher la balance dans la lutte pour l'hégémonie.

L'autre alternative était également impraticable : elle eût consisté à jeter en Chine une quantité de matériel illimitée et des effectifs américains considérables pour vaincre les communistes, chasser les Japonais du continent et contraindre par la force les Russes à évacuer la Mandchourie. Le peuple des U.S.A. n'eût jamais accepté pareille entreprise.

Nous décidâmes par conséquent que le seul parti à prendre pour nous, c'était d'aider par tous les moyens à sauvegarder la paix en Chine et de soutenir le généralissime politiquement, économiquement et, dans certaines limites, militairement. Mais il n'était pas question que nous nous laissions entraîner dans une guerre fratricide.

[...]

Je l'avais envoyé en Chine pour essayer de mettre fin aux hostilités et pour aider à une entente entre nationalistes et communistes qui eût permis la formation d'un gouvernement de coalition. Il avait mis sur pied un quartier général exécutif et les combats s'étaient arrêtés... provisoirement. C'est alors que les Chinois avaient commencé entre eux ces négociations asiatiques indéfinies que seul un spécialiste du jeu d'échecs peut suivre. Voilà comment les choses se passent : quelqu'un fait une proposition qui est acceptée par l'adversaire à trois conditions; ces dernières sont alors acceptées par l'autre partie qui met aussi trois conditions à chacune des trois premières. C'est une vieille méthode chinoise pour être bien sûr que rien ne se passera. Donc les combats avaient recommencé en 1946 et Tchang avait décidé alors qu'il allait occuper la Chine du nord et la Mandchourie. Le général Marshall avait essayé de l'en dissuader et le général Wedemeyer avait multiplié les arguments dans le même sens, mais il n'avait rien voulu entendre. Nous lui avons fourni du matériel, de l'argent et des transports maritimes jusqu'à la Mandchourie, ce qui lui avait permis d'envoyer ses meilleures divisions, bien entraînées et bien armées, à Moukden : elles y restèrent jusqu'à ce que finalement tout l'édifice s'écroulât, puis se rendirent. Elles se contentaient d'opérer une série de mouvements étendus dans les provinces du nord, puis se retranchaient dans une ville. Les officiers supérieurs de Tchang ne valaient pas grand-chose. Ils avaient le complexe des fortifications et ils estimaient que le terrain découvert était dangereux, alors que c'était le seul endroit où ils auraient dû se trouver. Mais pour eux, une ville ceinturée de murailles était une belle chose : ils pouvaient voir venir. Bien entendu, personne ne venait et ils restaient dans leurs murs. Pendant ce temps-là, les communistes coupaient leurs lignes de communications et faisaient sauter leur chemin de fer à voie unique qui ne leur était plus désormais d'aucun secours. Au début de 1947, le général Marshall jeta l'éponge, disant que les deux parties refusaient de faire honneur à leurs engagements. C'est ainsi que Tchang Kaï-chek repoussa les conseils d'un des plus grands stratèges militaires de l'Histoire et se fit battre par les communistes.

La mission de Marshall n'avait pas produit les résultats que nous en avions espérés l'un et l'autre, la chose n'est pas discutable. Les combats firent bientôt rage dans toute la Chine et ne cessèrent que le jour où, les communistes étant maîtres du pays, Tchang se réfugia à Formose avec les restes de son armée.

Cette mission n'avait pas pu donner de résultats parce que le gouvernement de Tchang ne jouissait ni du

respect, ni de l'appui du peuple chinois. L'attitude et les actes du généralissime étaient ceux d'un seigneur de la guerre du vieux temps et, tout comme les seigneurs de la guerre, il n'était pas aimé de son peuple. Je suis convaincu que s'il s'était montré seulement un peu plus conciliant, un accord aurait pu être conclu. Je ne suis pas de ceux qui croient à la vertu des inspirations après coup. Ai-je eu raison ou non d'envoyer le général Marshall en Chine ? La réponse ne dépend pas de ce que certains croient savoir aujourd'hui - elle dépend uniquement de ce que nous étions en mesure de savoir en 1945. A cette époque, on estimait très généralement qu'il serait possible de convaincre les divers éléments de la Chine qu'il leur fallait s'unir pour pacifier le pays ; bien entendu la lutte pour le pouvoir aurait continué, mais il n'y avait pas de raison pour que le gouvernement national n'en fût pas le vainqueur, comme des gouvernements non communistes l'ont été en Europe, s'il s'appliquait à satisfaire les besoins fondamentaux du peuple et du pays. Il semblait alors que ce fût le seul parti à prendre ; Hurley et Wedemeyer m'avaient conduit à penser qu'ils en étaient convaincus et nos experts militaires aussi bien que diplomatiques partageaient ce point de vue ; toutefois, certains de ces derniers estimaient que l'Amérique pouvait imposer l'unité à la Chine par la force, mais bien entendu, ceux qui avaient adopté cette attitude n'étaient pas ceux qui pouvaient remplir la mission que j'envisageais. Par contre, je jugeais que Marshall était tout désigné, parce qu'il était profondément imprégné des principes démocratiques et convaincu que le peuple doit disposer librement de lui-même. Il était également partisan résolu de la suprématie du civil sur le militaire, qu'il tenait pour essentielle aux intérêts de n'importe quelle nation et non pas seulement des Etats-Unis.

[...]

En fin de compte, ce qui provoqua la défaite de Tchang, ce fut la désaffection de son peuple et les pertes en armes américaines, car beaucoup de ses propres généraux passèrent dans le camp ennemi avec leurs armées, équipées de pied en cap par nos soins. C'est au moment où ces sortes de défections commencèrent à se généraliser que je décidai de supprimer tous nouveaux envois à la Chine. Pourtant, lorsque Marshall s'y trouvait, c'était le gouvernement central et non pas les communistes qui remportait des succès militaires importants, mais mon représentant avait su discerner leur caractère factice et il avait prévu avec une grande exactitude l'échec final de la campagne du généralissime. Cependant, à mon avis, cet échec et la défaite du gouvernement national chinois ont été dus avant tout à son refus d'écouter les avis du général.

Il est important de répéter une fois encore que Marshall conseillait mais ne donnait point d'ordres. Je l'avais envoyé en Chine non pas pour intervenir dans les affaires de ce pays, mais pour apporter toute l'aide en notre pouvoir à la cause de la paix dans ces régions. Il n'avait pas été envoyé là-bas pour se substituer à Tchang dans l'accomplissement de sa tâche et s'il est revenu les mains vides, c'est parce que ni l'une ni l'autre des parties en présence n'était sincèrement désireuse de remplir ses engagements et de former un gouvernement de coalition pour unifier la Chine.

La solution à laquelle j'avais essayé d'aboutir par l'intermédiaire de Marshall était la seule qui eût permis à Tchang de se sauver sans une intervention militaire massive des Etats-Unis. Pour juger la mission Marshall de manière juste et équitable, il est important de se rappeler qu'avant même son départ pour la Chine, il existait déjà un accord formel, signé par le gouvernement central et les communistes, par lequel ils s'engageaient à travailler de concert à l'unité nationale. C'est cet accord qui avait été conclu auparavant avec l'aide de l'ambassadeur Hurley lorsqu'il était à la tête de notre mission diplomatique en Chine et si ce document n'avait pas déjà existé je n'aurais jamais envoyé Marshall en Chine. Mon seul but lorsque je l'avais chargé de sa mission, c'était d'aider à mettre en œuvre un programme auquel les chefs chinois avaient souscrit de leur plein gré. Jamais, en aucun sens, notre intention n'avait été d'imposer notre volonté au peuple chinois.

[...]